

# DONNÉES ÉCOLOGIQUES ET DÉMOGRAPHIQUES DE LA MISE EN PLACE DES PROTO-MALGACHES

par Jean POIRIER

Les nombreux et délicats problèmes que soulève l'étude du peuplement de Madagascar ont été abordés par des auteurs qui appartenaient à des disciplines très diverses, mais qui tous ont suivi des méthodes analogues, en discutant d'arguments et en analysant des documents d'ordre anthropologique et archéologique ; ces techniques de recherche classiques sont loin d'avoir épuisé leurs possibilités, et il ne s'agit pas d'en contester le bien-fondé. Il apparaît certain que dans un avenir plus ou moins rapproché, des progrès importants, sinon décisifs, pourront être faits dans trois directions convergentes : en anthropologie physique d'abord, il conviendra de mener à bien un inventaire systématique des groupes malgaches, qui permettra ultérieurement des comparaisons fructueuses avec les types en place dans les « zones de départ » ou les zones de contact possibles (1). En second lieu, en ethnographie proprement dite et en histoire culturelle, en dépit d'une très riche bibliographie, il reste à effectuer un important travail sur le terrain, qui puisse garantir qu'aucun thème culturel important — vivant ou périmé — n'a échappé à l'attention. Mais ici nous nous heurtons à une difficulté « externe » : l'insuffisance grossière de notre connaissance ethnologique des *marges* de l'Océan Indien ; il serait par exemple du plus haut intérêt de savoir ce qui se passait dans la péninsule malaise et à Sumatra avant le début du processus d'indousisation, ou sur la côte orientale d'Afrique, de Zanzibar au sud de l'Arabie, à partir du triomphe de Mahomet jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle : or, documents et spécialistes sont trop rares ; il serait nécessaire d'engager des contacts entre les divers chercheurs de

---

(1) Un tel inventaire pose, à Madagascar, des problèmes spécifiques, en ce sens qu'il requiert des précautions particulières : la tête (face et crâne) est sacrée ; d'une manière plus générale, faire des mensurations sur le corps humain peut être considéré assez facilement comme attentatoire à la dignité ; la recherche a cependant été commencée dans le cadre du Département des Sciences Humaines, en 1964, par le Médecin Général CHIPPAUX et nous-même, avec l'aide de nos étudiants. Nous avons l'intention d'étendre progressivement le champ d'enquête, de manière à pouvoir disposer du nombre de fiches anthropométriques nécessaire pour permettre de caractériser les divers groupes.

cette aire culturelle (1). Mais c'est de l'archéologie que l'on peut espérer des résultats rapides ; tout est à faire, on le sait, en ce domaine, et les présents Cahiers témoignent suffisamment de l'intérêt de cette recherche des documents anciens. A Madagascar plus qu'ailleurs, archéologie et ethnologie sont indissociables, ce qui pose un problème grave : car l'étude des vestiges « vivants », c'est-à-dire ethnologiquement raccordés à des rituels ou à des lignages (qu'il s'agisse d'un tombeau, d'un mémorial ou de tel ou tel site), est souvent rendue impossible, en ce sens qu'elle est protégée par des *fady*. Il en est ainsi pour l'étude des sites *vazimba*, particulièrement nombreux pourtant, et dont la plupart sont interdits ; on commence cependant à rencontrer des lieux *vazimba* neutres, dont les fokonolona peuvent autoriser la fouille (2). Les explorations de sites anciens et les datations au radio-carbone donneront dans un avenir rapproché de précieux points de repères ; en particulier, on pourra fixer avec un degré d'approximation très suffisant la date de l'installation des Proto-malgaches et vérifier les conclusions du présent article, qui en proposent le rajeunissement.

\*  
\*\*

En dehors de ces méthodes classiques, ne peut-on recourir à d'autres approches ? Nous voudrions marquer simplement quelques directions de recherches, menées dans des domaines assez différents. L'analyse de certaines caractéristiques écologiques, démographiques et linguistiques nous semble devoir permettre au minimum une nouvelle présentation du problème, et peut-être un essai de solution.

La distribution des densités démographiques à travers l'île témoigne de disparités considérables qui reflètent assez bien, aujourd'hui encore, l'histoire du peuplement. Ces diversités sont figurées de façon frappante, très parlante, dans la *carte de répartition de la population*, établie par le Service de Statistiques ; cette carte fait

(1) Nous croyons devoir signaler le projet d'un colloque sur les couches culturelles de Madagascar, colloque qui serait pris en charge par une grande organisation internationale, en liaison avec l'Université, et conçu selon une formule nouvelle : il s'agirait d'instituer un dialogue, étalé sur cinq années, entre les divers spécialistes intéressés, dans les divers champs de recherche ; le problème posé est l'analyse des couches et thèmes culturels malgaches (on en attend l'identification de l'origine des différents éléments). Les travaux du colloque ne consisteraient pas en rapports indépendants les uns des autres, mais en discussions précises, selon des échanges de vues continus, entre les sessions, qui auraient lieu une fois par an, dans les principales régions intéressées : Côte orientale d'Afrique, littoral du Golfe Persique, Inde, Indonésie, Madagascar.

(2) Nous avons pu ainsi ouvrir, en 1963, en présence du fokonolona, et après accomplissement de diverses formalités, deux tombeaux *vazimba*, respectivement de 1 m. 30 et 1 m. 35 de long, qui se sont révélés vides — avec seulement des vestiges de cercueil en bois devenu très friable, et quelques restes de calottes dentaires en très mauvais état (à Anosivazimba, au sud de Beparasy, en pays Bezanozano). Il est évident que l'exiguïté des tombeaux est intéressante, puisque de nombreuses traditions affirment la petite taille des *Vazimba*, mais ici, il s'agissait plus vraisemblablement de tombes d'enfants.

apparaître à sa place chaque groupe de 250 habitants, représenté par un point. Si l'on distrait du « semis du peuplement » les zones de pénétration récente, pour essayer d'avoir l'image, aussi fidèle que possible, de la situation démographique à l'époque la plus reculée qu'on puisse atteindre par les sources historiques de la tradition (1), on est amené à faire d'importantes rectifications.

Dans l'état actuel de la répartition, il existe quatre grandes zones :

- 1) Un secteur en segment de cercle qui va de Sainte-Marie à Manambondro, en englobant les Hauts-Plateaux : zone de hautes densités ; à l'ouest, au nord et au sud, ce secteur est entouré de régions presque désertes, d'ampleur peu considérable au nord et au sud, et très importante à l'ouest ;
- 2) Au-delà de la marge para-désertique, un secteur nord, englobant tout le nord de l'île, caractérisé par des densités moyennes, (sauf exceptions, mais d'origine très récente, par exemple Andapa, zone d'endo-colonisation ;
- 3) Un secteur sud allant de Tuléar au nord de Sainte-Claire, avec des densités moyennes ;
- 4) Un secteur ouest qui va de Manombo (nord de Tuléar) au sud de Majunga, caractérisé par de très faibles densités. Cette répartition, même sans corrections historiques, témoigne encore des conditions initiales du peuplement, centré sur la côte est.

Mais si l'on fait intervenir ce que l'on sait des migrations récentes, on est amené à modifier cette répartition. Remarquons d'abord que ces dynamismes démographiques (colonisation récente de bassins comme celui de l'Ankaizina, d'Andapa, etc.), expansion tsimihety vers l'ouest, migrations antanosy...) donnent l'impression d'un peuplement qui, à l'arrivée des Européens et même aujourd'hui, est *loin d'être achevé*. L'île n'a été occupée que par fragments, d'immenses régions étant vides d'hommes.

Ce que l'on sait des migrations historiques confirme cette notion d'un peuplement en voie de se faire, en plein dynamisme interne. Sans parler des mouvements relativement récents, comme l'expansion

(1) Les fouilles archéologiques constituent un autre moyen, et beaucoup plus exact, pour restituer la répartition ancienne de la population ; on a pu ainsi en France, dresser des cartes du « semis du peuplement néolithique, à partir d'un véritable comptage des « fonds de cabane », dont le plan apparaît très nettement sur le terrain, même en l'absence de toute superstructure. Mais à Madagascar, même lorsqu'on disposera d'une exploration archéologique du territoire suffisante pour permettre des conclusions, il n'est nullement certain qu'on puisse utiliser la même méthode, sauf pour des régions très circonscrites, cela pour deux raisons : les sites sont trop peu nombreux et trop disséminés, et le plan des cases ne doit plus être « lisible » (d'une part, il n'existe pas de fondations de cases, sauf les trous des pilotis — peu profonds — ; d'autre part, les conditions de conservation, compte tenu de l'érosion tropicale, sont très différentes de ce qu'elles sont en Europe).

des Bara et des Antanosy vers l'ouest, ni des modifications intérieures sans signification pour notre propos, comme la migration des Onjaty, du nord au sud-est, nous relèverons rapidement les mouvements dont la tradition garde le souvenir :

- 1) Certaines tribus sont le produit de regroupements effectués à partir d'éléments en provenance d'autres tribus : ainsi pour les Tanala, les Sihanaka (dont les traditions précisent remarquablement les étapes de la mise en place en fixant à Anororo le premier endroit occupé), et une partie des Bezanozano ; il en est probablement de même pour les Antankarana, formés pour l'essentiel à partir des Sakalava entrés en contact avec des éléments plus ou moins arabisés ;
- 2) Les Sakalava savent encore qu'ils n'ont occupé leurs pâturages de l'Ouest malgache qu'à une époque relativement récente : ils proviennent du Sud, et plus précisément du Sud-Est ;
- 3) Il en est de même pour les Bara, dont l'origine semble se situer au Sud de leur habitat actuel ;
- 4) Les Tsimihety apparaissent historiquement comme un petit groupement localisé entre Mananara et le fond de la baie d'Antongil ;
- 5) Ceux des Betsimisaraka qui sont installés aujourd'hui au nord de la baie d'Antongil, jusqu'à Vohémar, semblent être des colons d'origine très récente : en effet, d'une part, on est frappé par les faibles densités (spécialement dans le Masoala, vide d'hommes), en comparaison des fortes densités des régions situées plus au sud ; d'autre part, on note que les très riches terres des cuvettes de l'intérieur sont restées vierges pendant toute l'histoire pré-européenne : cuvettes de Doany et d'Andapa, vallée d'Anoviara — cependant situées à proximité du littoral (quelques jours de marche) ; enfin ce littoral semble avoir été peuplé par des éléments antalaotra, allogènes — arabes ou arabisés, indiens ou indianisés (cf. Rasikajy) — beaucoup plus que par des Proto-malgaches ;
- 6) L'ensemble merina est, bien entendu, d'origine récente et n'entre pas en ligne ici, où l'on cherche à restituer l'implantation des groupes proto-malgaches — le cas des Betsileo restant réservé.

On constate donc que tous les éléments malgaches autres que ceux installés sur la côte est, à partir de la pointe Tintingue et dans le sud de l'île, jusqu'à l'habitat actuel des Karimbola, sont d'origine récente. Les hautes densités confirment la concentration première sur la côte est : elles existent seulement là où l'installation est ancienne ; nous

les avons fait apparaître en les cernant sur la « carte de la répartition de la population (fig. 1) par un trait plein.

Les premières vagues migratoires ont pris pied sur ce liseré oriental de l'île, vraisemblablement dans la région comprise entre Mananjary et Farafangana, là où arrivent encore de temps en temps des épaves, portées par les courants depuis l'Indonésie : troncs d'arbres, graines, radeaux de naufragés comme ceux qui ont abordé au cours de la dernière guerre mondiale (après torpillage au large des côtes malaises (1).

La localisation de l'ancien peuplement, l'inégalité de répartition des densités, le caractère inachevé de la mise en place des tribus, tout cela concourt à faire conclure à une médiocre ancienneté des premières migrations.

Celles-ci ont amené des groupes numériquement très restreints. Il n'existe pas de technique de compte-à-rebours permettant de retrouver les densités originaires ; mais nous pouvons faire quelques calculs approchés. Au moment de la colonisation française, la population totale de l'île pouvait être évaluée à 2.500.000 habitants, si on applique les taux d'accroissement actuels (2,5 %). Le taux d'accroissement durant l'ère pré-européenne est inconnu, mais on peut l'apprécier par référence aux taux actuels de sociétés de collecteurs, en Afrique noire et en Océanie, qui sont inférieurs en moyenne à 1 %. Il est évident qu'on ne peut pas extrapoler vraiment ces taux ; il faudrait pouvoir faire le recensement d'un groupe malgache contemporain suffisamment large, vivant en autarcie, en forêt, à l'écart des processus de modernisation. De tels groupes existent, mais leur dimension démographique est très réduite et ils n'ont jamais fait l'objet de recen-

---

(1) Un problème se pose ici, celui de la place de la pirogue dans la culture malgache. Il n'est pas certain que les Proto-malgaches soient arrivés en pirogues ; en tout cas, on doit rappeler deux faits concordants :

a) La pirogue à balancier, sauf exceptions récentes, est inconnue des Malgaches de la côte est, et on ne voit pas encore quel facteur écologique serait responsable de cette lacune ; seule existe la pirogue monoxyle, beaucoup moins stable.

b) Sur tout ce littoral existent sporadiquement des *fady* concernant l'utilisation de la pirogue sur tel ou tel cours d'eau ; on en compte plusieurs centaines de cas (localisés le plus souvent à un bief déterminé du fleuve ou de la rivière : ailleurs le *fady* a dû exister, mais n'est plus conservé) ; dans la mesure où ces *fady* technologiques restituent l'état primitif des genres de vie et de la culture matérielle, on serait tenté d'en déduire l'absence de la pirogue dans le patrimoine technique des Proto-malgaches ; enfin, les traditions anciennes font expressément mention de radeaux et non de pirogues. Une solution pourrait être esquissée dans la perspective suivante : l'arrivée des Proto-malgaches s'est faite essentiellement par radeaux sur la côte sud-est (le radeau existe encore, sur toute la côte est, et à Sainte-Marie, sporadiquement) ; la pêche en mer est pratiquement inexistante, par suite de l'absence de lagon et du caractère difficile du littoral ; la pirogue monoxyle est une pirogue d'eau douce, utilisée pour la pêche en lac, lagune, et cours d'eaux ; la pirogue à balancier (et la pirogue double) de la côte ouest témoignent de migrations différentes, ce type d'embarcation restant actuellement fonctionnel, utilisé pour la pêche en lagon (entre récif et côte : par exemple Vezo) et en mer. La pêche se fait essentiellement en mer sur la côte ouest, en eau douce sur la côte est.

sement. On relèvera d'autre part que les missionnaires lazaristes estimaient au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle que la population totale de l'île était de 400.000 habitants.

Si nous admettons, pour le calcul théorique, un taux de 0,50 %, déjà très faible, la population de Madagascar ne se serait élevée qu'à quelques dizaines de milliers d'individus à la fin du premier millénaire de notre ère. Certes, les disettes, les guerres, les épidémies, ont joué, et les taux réels, variables avec l'époque, ont dû être encore inférieurs. Il reste que le petit nombre d'habitants de Madagascar au moment de la découverte suggère que les migrations originaires n'étaient pas très anciennes. Ces groupes peu nombreux se sont installés sur la côte est et les reliefs de l'arrière-littoral, en pénétrant progressivement la bande forestière plus ou moins large qui occupe la « falaise ». La présence, tout au long d'une côte rectiligne, des grands rouleaux de la houle formant barre, réduit les possibilités de pêche en mer ; la vie matérielle a pratiquement été centrée sur l'utilisation des ressources de la forêt, avec ses deux pôles : collecte et cultures sur *tavy*. Est-il possible de dégager des conclusions à partir des résultats de la transformation du milieu par l'action de l'homme ? Nous avons ici à envisager l'ampleur de l'occupation humaine de la forêt et les modes de dégradation du biotope naturel par les techniques.

Un point paraît d'abord clair : le biotope forestier n'a jamais été occupé *entièrement* par les Proto-malgaches. C'est vrai pour le Nord (la presqu'île du Masoala recèle encore des pans de forêt primaire) et pour les marges occidentales de la forêt, puisque les Tanala, premiers occupants de leur habitat, ne se sont formés et ne sont en place que depuis quelques siècles seulement.

D'autre part, l'économie de collecte pratiquée par tous les groupes était une économie de prédation, qui suivant le mode indonésien décrit par exemple chez les Mnong Gar par Georges CONDOMINAS (1), « consomme » progressivement la forêt : les collecteurs exploitent, au sens plein du terme, le périmètre réservé au lignage ou au clan (chaque famille pouvant avoir, ou non, un secteur particulier) en ce qui concerne les produits animaux et végétaux (2), cependant que la forêt primitive était essartée pour permettre les cultures de riz sec et de patates douces (3). Notons au passage que les rendements de ces cultures sont beaucoup plus importants qu'on a bien voulu le dire ; il s'agit donc d'une économie itinérante qui oblige à espacer le rayon des cultures d'année en année, jusqu'au moment où le déplacement du village devient nécessaire (Ce nomadisme agraire contribue à expliquer l'actualisation des toponymes : le village reconstruit ne garde

(1) Cf. *Nous avons mangé la forêt*, Paris 1957.

(2) Encore aujourd'hui, le miel et la cire font l'objet d'une exploitation « sauvage » destructrice, beaucoup plus que d'une véritable agriculture.

(3) Le manioc n'apparaît que beaucoup plus tard, apporté par les navigateurs portugais.

pas obligatoirement son nom et les toponymes changent avec le paysage qu'ils qualifient).

Dans une structure socio-économique de ce type, on peut calculer théoriquement l'avancement de l'« usure » du biotope, par famille utilisatrice. Récapitulons d'abord les caractéristiques du patrimoine forestier, — dont la substance va être progressivement détruite — à l'aide des synthèses récemment publiées, et voyons quelles peuvent être les relations qui existent entre la répartition des densités démographiques et les principaux types de formation.

Il existe des études précises, faites par la Direction des Eaux et Forêts, qui donnent une évaluation chiffrée des diverses formations végétales et qui permettent d'apprécier l'ampleur de l'action exercée par l'homme sur le milieu naturel. Mais encore faut-il s'entendre sur les définitions de base et la signification exacte attribuée au processus de dégradation. Les lignes ci-après reflètent le point de vue des Eaux et Forêts (1), donc celui qui a présidé au classement des divers genres de formations.

La notion de forêt primaire est presque un concept théorique, puisque relève seulement de ce type la formation arborée qui n'a jamais reçu d'influence humaine ; or, les zones qui n'ont connu aucun habitat humain permanent ont été parcourues par des chasseurs, des collecteurs à la recherche de miel sauvage, etc..., lesquels font des coupes, transportent des semences, modifient des équilibres naturels. Mais tant que cette activité n'influence pas vraiment la forêt, elle est négligeable ; la question est de savoir si l'homme se comporte comme un élément de la faune — ce qu'il est —, sans détruire les équilibres essentiels, ou s'il se comporte comme un élément hétérogène, dominant le milieu et le transformant pour la satisfaction de ses besoins. La différence qui apparaît dans les données chiffrées, entre formations « pas ou peu dégradées » et formations « dégradées » est celle qui existe entre forêt primaire et *savoka*, celle-ci signant la présence d'une longue occupation du sol par l'homme ; le premier type de formation peut donc, ou a pu, supporter une certaine population, mais sans conséquences importantes sur les faciès, ce qui signifie ou bien que les lignages forestiers ont respecté une rotation de *tavy* suffisante ou bien, fait plus vraisemblable, que leur occupation a été peu sensible : assez récente, en même temps que clairsemée.

La comparaison de trois cartes : celles de la répartition de la population (fig. 1), des climax (fig. 2) et des forêts (2) nous semble faire apparaître des corrélations intéressantes. La carte des climax

(1) Nous remercions vivement, M. RAMANANTSOAVINA, Ingénieur Principal, Directeur des Eaux et Forêts et de la Conservation des Sols, à la fois pour les précisions qu'il a bien voulu nous donner et pour la carte des climax, dessinée par son service, que nous publions ci-après (fig. 2).

(2) Cf. La carte forestière dans l'article de R. BATTISTINI *ibid* p. 222.

due aux travaux, déjà anciens, de M. HUMBERT, montre l'extension des *territoires phytogéographiques*, c'est-à-dire des biotopes dont les conditions naturelles sont telles qu'ils devraient porter des formations floristiques homogènes : si bien que, lorsque la répartition réelle de ces formations ne correspond pas aux possibilités théoriques du milieu, on peut en conclure qu'une intervention externe a eu lieu.

Nous partons de la carte de la répartition de la population ; un trait plein enferme les nuages de points, en cernant les zones où se trouvent les densités les plus importantes du peuplement de la côte Est, de la pointe Tintingue à Manambondro (ligne A-B), puis secondairement de Manambondro au Cap Sainte-Marie (ligne B-C). Cette seconde aire est moins intéressante pour nous, puisqu'il s'agit ici essentiellement de comprendre les relations qui ont pu exister entre l'ancien peuplement proto-malgache et la forêt tropicale humide. Or, si nous reportons ces deux lignes, d'une part sur la carte des climats, d'autre part sur la carte des forêts, nous constatons de très remarquables superpositions. Celles-ci sont particulièrement nettes pour la répartition des climax à tel point que, devant certaines coïncidences trop parfaites, on doit penser à l'effet du hasard ; mais la superposition générale des deux limites n'est pas due au hasard ; elle exprime un rapport de cause à effet. Tout se passe comme si le milieu phytogéographique propre à la forêt humide orientale avait été le biotope caractéristique des Proto-malgaches (1).

Les statistiques administratives font état de 9.710.000 hectares de forêt tropicale humide, dont 6.130.000 « peu ou pas dégradés » et 3.580.000 dégradés. Notons ici que la dégradation des espèces est surtout importante dans la moitié Sud de ce cordon forestier oriental, à partir de Fénériver. Les zones du Masoala et de la péninsule d'Anoro-tsangana sont parmi les zones les mieux conservées, de même que les régions intermédiaires (on a créé à Andapa la splendide réserve du Marojely). Les autres types de facies nous intéressent moins directement, mais nous permettront des comparaisons suggestives.

Les forêts de transition (intermédiaires entre les forêts sèches et la *rain-forest*), qui du point de vue spécifique, ont des espèces voisines de celles de la *rain-forest*, mais à feuilles caduques — différence notable) se trouvaient dans l'intérieur de l'île sur les hauts-plateaux ; elles y sont encore, mais à l'état de lambeaux ; elles occupent environ 195.000 hectares, dont la majorité a subi de graves atteintes du fait de l'homme ; plus de 114000 sont dégradés (2).

(1) Sur la carte forestière (cf. p. 222), l'extension de la forêt orientale comprend deux climax distincts, celui de la forêt orientale humide, proprement dite, et celui de la forêt du centre. Pour les forestiers, les deux milieux ont les mêmes traits essentiels ; pour les phytogéographes, les ethnologues — et pour leurs utilisateurs, les populations de la forêt, — ils ne se confondent pas.

(2) Cf. Economie Malgache, Commissariat Général au Plan, Tananarive, 1963, p. 133 sq.

# MADAGASCAR

## CARTE DE RÉPARTITION DE LA POPULATION

Établie par le Service de Statistique

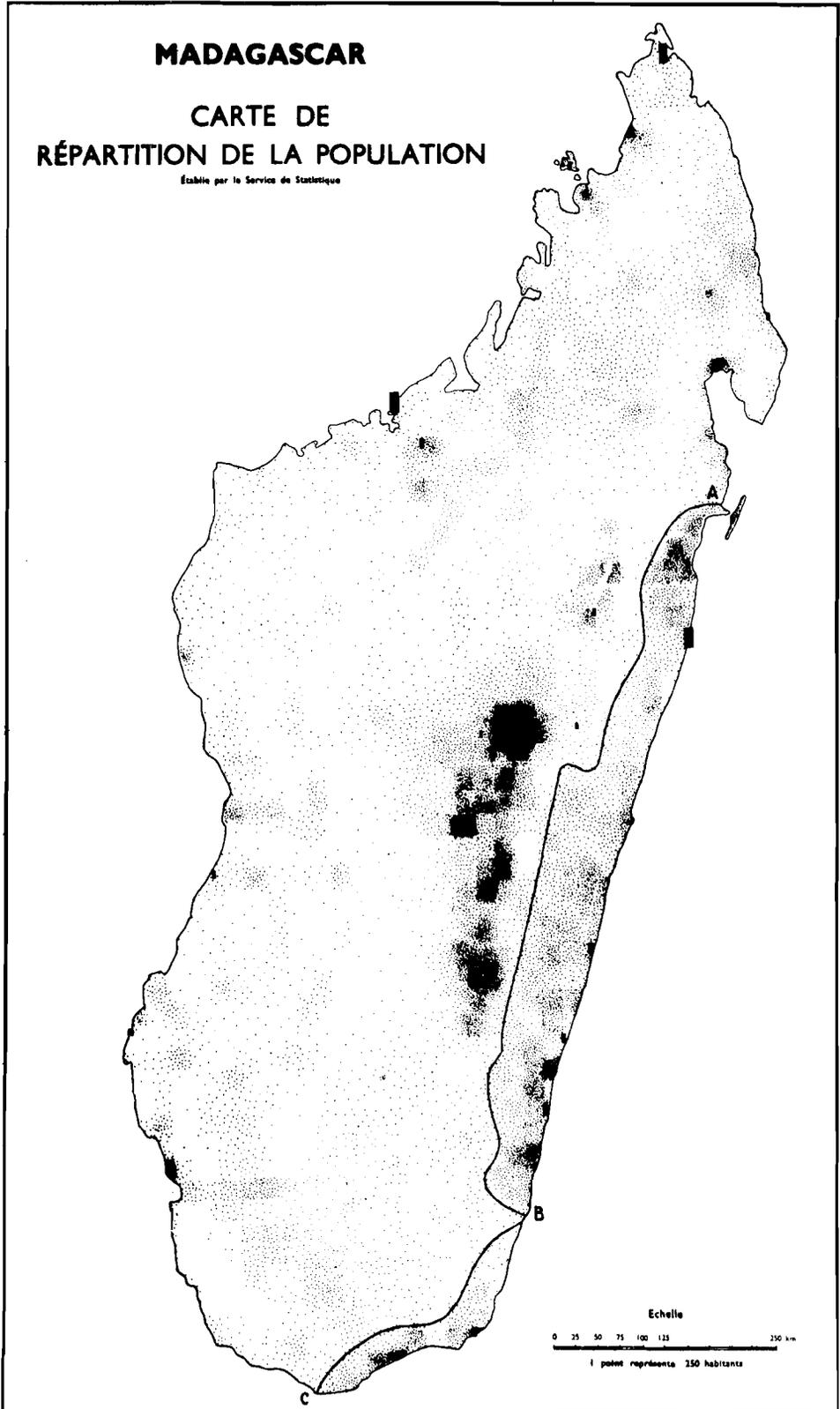


Fig 1. — Carte réalisée par l'Institut National de la Statistique et des  
Recherches Economiques.

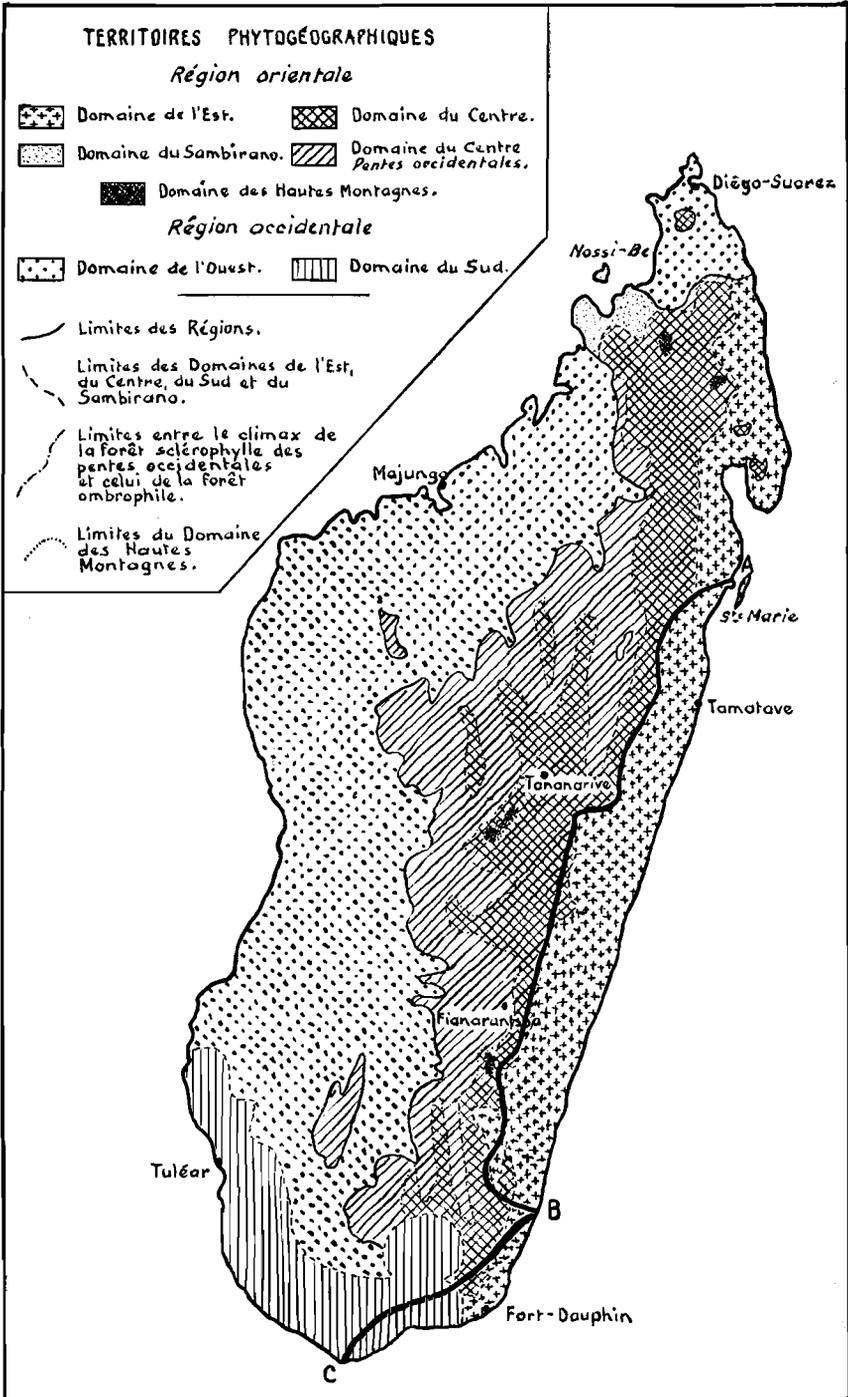


Fig. II

La forêt de type tropical sec occupe 2.050.000 hectares, dont 54.000 sont dégradés ; le bush, qu'on ne trouve qu'au Sud, avec ses arbres de moins de 2 mètres de hauteur, occupe plus de 2.900.000 hectares, dont seulement 811.000 dégradés. Ces nombres sont très intéressants : on voit que le pourcentage de dégradation est très divers ;

— forêt tropicale humide . . . . .	un peu plus de 30 %
— forêt de transition (hauts-plateaux) . . . . .	près de 70 % (1)
— forêt tropicale sèche . . . . .	25 %
— bush . . . . .	un peu moins de 3 %

Qu'est-ce à dire, sinon que l'action de l'homme s'est exercée très inégalement ? On mettra à part la forêt des hauts plateaux qui n'existe plus qu'à l'état de reliques. Le bush est resté intact, car il est pratiquement vide d'hommes et l'a toujours été. Comment comprendre que la forêt humide (côte Est) et la forêt sèche (Ouest) présentent des pourcentages de dégradation très voisins (respectivement 30 et 25 %) alors que l'une a été le milieu occupé depuis l'arrivée des Proto-malgaches — hautes densités — et l'autre, un milieu resté désert pendant la majeure partie de l'histoire ? On notera que la forêt sèche est plus fragile que la forêt humide, ce qui explique qu'elle ait pu être dégradée très rapidement ; mais on est conduit à confirmer la conclusion énoncée plus haut : une partie importante de la forêt tropicale humide n'a jamais été occupée par l'homme.

Il faut d'autre part se demander quel est le coefficient de dégradation de ce type d'économie de prédation fondée sur la collecte et le *tavy*. Des surfaces relativement importantes sont nécessaires pour assurer à la fois la cueillette traditionnelle qui épuise assez rapidement les ressources du périmètre exploité, et les brûlis annuels. La « forêt à pluie » est un milieu bien particulier qui, contrairement à ce que l'on pense en général, est naturellement *incombustible* ; une forêt de la falaise ne brûle pas spontanément, car le climat l'interdit. Il n'existe pratiquement pas de saison sèche en forêt. Même si l'on admet la possibilité d'incendies propagés de façon souterraine par la combustion de mousse et de feuilles, les destructions de ce type sont limitées. Si l'on désirait mettre le feu à une forêt de la côte est sans préparatifs,

(1) C'est une question traditionnellement discutée que de savoir si les hauts-plateaux portaient bien un couvert forestier ; il se peut que ce couvert ait été discontinu dès l'arrivée de l'homme, mais il existait indiscutablement ; en effet :

- a) des traditions merina concordantes l'affirment ;
- b) localement, des toponymes en témoignent ; cf. Analamahitsy, Analakely, Analalava, Anatasarotra, Analavory, Analabe, etc...
- c) on a trouvé très souvent (plusieurs centaines de cas) d'énormes souches d'arbres au fond des rizières ; on en trouve encore parfois. Ce dernier fait nous semble particulièrement expressif, car il permet le rapprochement avec la forêt de type tropical humide. De même on a découvert des squelettes de lémuriens dans un milieu aujourd'hui déforesté. Quand au processus de destruction, il peut avoir été influencé par des causes accidentelles (propagation des incendies d'Est en Ouest sous l'action des vents dominants).

on ne le pourrait pas : pour faire le *tavy*, il faut d'abord « débrousser » — selon une expression impropre —, c'est-à-dire couper les troncs à un mètre du sol, là où le tronc est déjà plus mince (1) —, les arbustes et les herbes qu'on laisse, sinon « sécher » puisque l'humidité est permanente, du moins mourir. Les végétaux sans sève peuvent alors être brûlés : leurs cendres contribueront à fertiliser le sol ; après la récolte — qui peut être abondante —, on défrichera l'année suivante sur une autre parcelle. Ces pratiques, on le sait, entraînent d'importantes dégradations, parce qu'elles sont faites sans souci des précautions contre l'érosion, qu'il serait facile de prendre, mais qui nécessitent un minimum d'éducation technique et de discipline. Cependant, le *tavy*, interdit sauf autorisation préalable, est vital pour l'économie traditionnelle de la forêt ; les autorités administratives, devant la disette qui a frappé la région d'Anosibe (Préfecture de Tamatave) ont été obligées l'an dernier d'accorder des autorisations beaucoup plus larges.

Une forêt primaire (1), attaquée par le *tavy*, se reconstitue au terme d'un délai d'environ 40 ans. Si cet intervalle est respecté entre les différents brûlis, le processus peut, en théorie, continuer indéfiniment. Mais la régénération de la forêt ne rend pas exactement la forêt primitive, les essences diffèrent, d'abord dans leurs proportions. Le délai de 40 ans n'est presque jamais respecté, les Proto-Malgaches n'ayant pas ressenti la nécessité d'attendre la régénération parfaite de la forêt ; après un certain nombre de *tavy* incontrôlés, une formation dégradée apparaît, la *savoka*, caractérisée par la raréfaction du nombre des espèces, leur taille plus réduite, l'apparition des « essences de lumière » avec présence de nombreux *ravinala*, de bambous et de raphia, et la raréfaction du nombre d'essences. Les phases suivantes sont celles des prairies arborées ou arbustives, des landes à bruyères ou fougères, puis celles des steppes à *imperata*, puis, dernier terme, à *aristida*.

Essayons d'apprécier l'importance de l'action prédatrice exercée par les forestiers. Dans une étude récente, un ingénieur agronome

---

(1) La question de l'origine de la métallurgie du fer à Madagascar se pose ici — l'un des nombreux problèmes d'ethnologie malgache qui restent en suspens ; le débroussage de la *rain-forest* sans coupe-coupe devait être une opération très malaisée, sinon impossible. Les Proto-malgaches ne pouvaient déforester qu'en utilisant directement le feu. Même en admettant que le fer ait été introduit très tôt par les Arabes auprès des populations littorales, il a dû s'écouler un certain temps pendant lequel les groupes forestiers étaient sans outil tranchant (ni de métal, ni de fer), hormis le couteau de bambou et les coquillages. Pendant très longtemps (jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle), le fer a été un métal semi-précieux réservé à trois usages : la pêche (harpons et hameçons), les pointes de sagaie, et les coupe-coupe (et secondairement, les haches) ; l'*angady* en bois a persisté jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Rappelons que les premières relations de voyageurs, dès les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle, font état de l'utilisation du fer, du cuivre et de l'argent. Le fer était donc connu des groupes littoraux dès avant 1500, donc bien avant la date d'introduction de la métallurgie chez les Merina (fixée par la tradition merina elle-même au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle). On comprend mal aujourd'hui pour quelles raisons le fer, ancien dans l'île, a été inconnu pendant longtemps par de nombreux groupes (Bezanozano par exemple).

averti des réalités malgaches, le Révérend Père DE LAULANIÉ a procédé à d'intéressantes estimations (1). Dans une perspective différente de la nôtre — il veut montrer que la forêt de la côte orientale, assez densément peuplée, est actuellement sur-utilisée par rapport à ses possibilités — il fait valoir qu'« une famille » a besoin de disposer d'un hectare de forêt pour le *tavy* en admettant qu'on y fasse deux récoltes par an ; remarquons que cela n'est pas toujours le cas, loin de là, et que d'autre part, il arrive que les incendies pratiqués pour le *tavy* débordent la limite des cultures prévues. Nous retiendrons cependant le chiffre de un hectare de forêt par famille comme estimation de la surface dégradée en un an, toutes activités comprises : *tavy*, bois de feu, bois de charpente, dégradations diverses ; on nous accordera sans doute qu'on ne peut descendre au-dessous de ce chiffre.

Appliquons ces normes aux populations de la forêt orientale, seul biotope à avoir été peuplé dès les débuts du peuplement, ainsi que nous l'avons vu. Le problème est de savoir quelle a été l'importance numérique des utilisateurs ; aujourd'hui les habitants du segment de cercle, Tintingue-Cap Sainte-Marie (cf. p. 73) y compris la côte, autrefois arborée, sont environ 1.250.000 individus ; mais aux « temps malgaches » anciens, le nombre total était très inférieur ; il nous faudrait arriver au nombre moyen de familles utilisatrices ; cet habitat forestier a dû ne connaître pendant l'époque pré-européenne que quelques centaines de milliers d'individus, au maximum, le total s'abaissant au fur et à mesure qu'on se rapproche du début des migrations ; en comptant une moyenne (très large) de 10 personnes par famille (2), nous pouvons retenir, à titre d'approximation, que quelques milliers de segments lignagers ont vécu en permanence (en moyenne) dans le biotope précédemment défini depuis le début du peuplement ; en appliquant les estimations notées plus haut, 1000 lignages forestiers « consomment » 1000 hectares de forêt par an au minimum, soit en cent ans 100.000 hectares.

Or, si nous évaluons, d'après les sources administratives (3), la superficie de la forêt tropicale humide correspondant à notre région — le segment de cercle que nous étudions — nous trouvons approximativement 2.600.000 hectares de forêt dégradée pour 4.200.000 hectares de forêt préservée (au total 6.800.000 hectares).

Certes, il faut tenir compte, d'autre part, que tous les lignages proto-malgaches n'ont pas vécu de la collecte, en semi-itinérance forestière ; un certain nombre sont demeurés installés dans les zones

(1) Cf. L'économie sylvo-agricole du *tavy*, in *Lumière*, Imprimerie catholique, Fianarantsoa, n° du 13 décembre 1964.

(2) Plus exactement : par segment lignager ; la moyenne actuelle par famille est inférieure à 5. Mais elle était supérieure en tenant compte d'une cellule sociale plus large, plus proche de la réalité ancienne, le segment de lignage.

(3) Cf. note 1, p. 67.

littorales après disparition de la forêt au bénéfice de la formation ravinale - raphia - bambou ; nous estimons à 950.000 hectares la zone actuellement déboisée comprise dans le segment de cercle.

Mais, on le constate avec une particulière netteté, le calcul précédent montre qu'on ne peut admettre une très longue présence des groupes proto-malgaches au sein de la forêt tropicale humide ; dans le cas contraire, celle-ci aurait été beaucoup plus dégradée.

Il est impossible d'évaluer, même approximativement, le nombre de lignages qui sont demeurés en forêt et le nombre de ceux qui sont restés sur la côte ou en zone déforestée ; mais si l'on admet seulement la présence permanente de 3.000 lignages en forêt (1), nous obtenons, en 1000 ans, une dégradation de 3 millions d'hectares, donc excédant la superficie totale des zones actuellement dégradées. Certes, il convient de pondérer cette estimation — qui amènerait à des conclusions trop catégoriques concernant la date des migrations — par deux faits : d'abord, comme nous l'avons signalé, une partie importante de la population a vécu en dehors de la forêt ; ensuite, pendant les premiers siècles, grâce à la faible densité, la forêt a pu avoir le temps, entre deux *tavy*, de se reconstituer naturellement, puisqu'il suffit de laisser un intervalle de quarante ans. Les Proto-Malgaches ont donc pu, peut-être pendant longtemps, vivre dans un milieu en voie de régénération spontanée (2) ; de plus les *tavy* pratiqués avant le délai de régénération l'étaient, par définition, sur des parcelles déjà débroussées (10, 20 ou 25 ans auparavant), ce qui aboutit à élargir les estimations précédentes.

Il reste que les résultats sont tels qu'il apparaît impossible d'admettre un très long séjour, en forêt, des collecteurs proto-malgaches : l'économie de prédation fondée sur la collecte et le *tavy* (3) aurait entraîné des dégradations plus importantes.

(1) Evaluation qui ne prétend pas restituer le réel ; à la veille de la pénétration européenne, les lignages excédaient de beaucoup ce nombre ; au lendemain des premières migrations, le nombre était de beaucoup inférieur.

(2) Au contraire, la destruction actuelle de la forêt serait très importante ; elle est évaluée à 100.000 hectares par an M. L. BEGUE dans une étude récente *Le reboisement à Madagascar*, in *Bois et Forêts des Tropiques* n° 94, mars-avril 1964 ; dans cet article L. BEGUE commente la thèse de UHART, Conservateur des Eaux et Forêts, sur « Les reboisements et le développement de Madagascar », (thèse Droit Paris, 1960, 260 p.). On remarquera que cette importance contemporaine de la déforestation joue en faveur du raisonnement que nous présentons ici : car l'ampleur de la déforestation (qui dure depuis de longues années) entraîne, par voie de conséquence, une moindre importance de la dégradation aux époques antérieures, puisqu'au total la superficie des zones atteintes est relativement faible.

(3) On remarquera qu'il existe un terme spécifique pour désigner les « essarts » ; *tavy* est un mot d'origine indonésienne ; au contraire il n'existe pas d'expression qualifiant les feux de brousse ; on dit *doro-tanety* (la mise à feu des collines) ou *hain-taney* (l'incendie). Nous voyons là une confirmation du fait que les Proto-Malgaches ont vécu dans le milieu forestier ; ils n'ont pas nommé le feu de brousse parce qu'ils ne le pratiquaient pas, parce qu'ils vivaient en forêt. Le feu de brousse n'est apparu que plus tard après déforestation, après l'extension du peuplement vers l'Ouest, et enfin après l'arrivée du zébu (XI, XII<sup>e</sup> siècle), la majeure partie des feux de brousse ayant pour objet la régénération des pâturages.

Nous appliquerons rapidement le même calcul non plus à la forêt (les statistiques, comme nous l'avons vu, englobent deux types distincts : formations de l'Est et du Centre), mais au *climax* de la forêt orientale humide. L'analyse des cartes de référence fait apparaître, certains caractères intéressants. La surface du *climax* comprise dans les limites A-B est d'environ 6.000.000 d'hectares. Sur ce total, on peut estimer que les zones entièrement déforestées occupent 3.000.000 d'hectares, la forêt dégradée un peu plus de 2.000.000 d'hectares et la forêt peu ou pas dégradée un peu moins de 1.000.000 d'hectares (en nombres très approximatifs). L'importance des zones déforestées va en croissant régulièrement du Nord au Sud, et celles des zones forestières « intactes » va en croissant du Sud au Nord, suggérant que l'occupation humaine la plus longue se situe entre Vatomandry et Manambondio, et surtout entre Mananjary et Vangaindrano ; il se pourrait que nous soyons là, dans la zone centrale du premier peuplement proto-malgache. Dans cette zone de longue familiarisation entre l'homme et le milieu, il existe donc encore près d'un million d'hectares de forêt non dégradée (dont, il est vrai, une part se situe sur les pentes abruptes de la « falaise ») ; ce fait vient en confirmation de nos précédentes conclusions (I).

★

Nous avons donc été amené, à partir de diverses données d'ordre démographique et écologique, à formuler des conclusions convergentes ; est-il possible d'aborder maintenant les mêmes problèmes sous une autre approche, afin d'essayer de vérifier la congruence de ces conclusions avec un autre ensemble de faits ?

L'étude interne de la langue et de ses variations, l'analyse comparée des dialectes, peuvent apporter des informations utiles. L'unité de la langue malgache n'est évidemment pas contestable. Certes, il est très vrai que des parlers régionaux existent et qu'un Antankarana peut ne pas très bien comprendre, et parfois ne pas comprendre du tout, ce que lui dira un Antandroy ; il est exact que la Commission de Rédaction des Coutumes du Ministère de la Justice qui s'est déplacée en 1961 dans certaines provinces, a dû parfois utiliser les services d'un interprète. Mais en France, même de nos jours, un locuteur utilisant le patois normand ne comprendra absolument rien à ce que dira un locuteur utilisant le patois poitevin, pourtant pas très éloigné dans l'espace —, ces deux patois relevant pour-

(1) Rappelons d'autre part que la « charge » humaine que peut supporter un kilomètre carré de forêt, en économie de cueillette, est obligatoirement limitée ; la densité ne peut pas dépasser 10 au kilomètre carré ; le plus souvent, elle est très inférieure à ce chiffre qui représente un maximum eu égard au coefficient de prédation des collecteurs. La forêt malgache de la côte orientale est localement surpeuplée ; elle devrait être plus dégradée qu'elle ne l'est si l'« érosion humaine » des groupes forestiers s'exerçait depuis très longtemps.

tant de la même langue d'oïl ; la situation est donc plus grave qu'à Madagascar. D'autre part, si un Merina ne comprend pas la langue parlée par un Masikoro de Tuléar, le Masikoro comprend généralement le Merina et celui-ci, en une semaine ou deux, comprendra le Masikoro. Les différences entre dialectes portent sur la prononciation ou les terminaisons des mots ; elles portent accessoirement sur le vocabulaire ; la grammaire est la même partout. On est donc obligé de conclure que la langue malgache présente, quant au fond, une très réelle unité. Mais c'est précisément cette unité qui fait problème ; comment et pourquoi ?

Deux questions se posent ici, d'inégale ampleur ; d'abord la question merina, ensuite la question de la parenté dialectale de certaines tribus.

Contrairement à ce que le grand public pense en général, — et à ce que pensent tous les Merina — la langue malgache actuelle n'est pas la langue des anciens Merina. Quelles que soient les découvertes qui interviendront dans les prochaines années, elles ne pourront remettre en cause le schéma suivant, que nous simplifions volontairement à l'extrême : un premier peuplement proto-malgache, anciennement mis en place ; ultérieurement une migration merina (ou des migrations merina) venues à Madagascar certainement pas avant le XI<sup>e</sup> siècle, certainement pas après le XV<sup>e</sup> siècle, vraisemblablement aux alentours du XII<sup>e</sup> ou du XIII<sup>e</sup> siècle. Ces Merina, venus d'Indonésie, très probablement de Java, étaient en très petit nombre. Pour imposer leur langue à l'ensemble de l'île, ce qui n'aurait eu rien d'impossible, il aurait fallu une domination politique ; or rien ne permet de supposer une telle unité politique dans les siècles qui ont précédé les premiers témoignages des navigateurs, lesquels ont constaté une poussière de micro-groupes en lutte les uns contre les autres. L'unité politique a bien été recherché par les Merina, mais très longtemps après, à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, d'ailleurs sans succès. Donc, il serait impossible de comprendre que ces petits lignages merina installés quelque part sur le littoral, puis en route vers les plateaux du centre, sans aucun contact que les guerres menées avec les rares tribus limitrophes, aient pu imposer leur langue, d'Androka à Vohémar. La solution est différente : les Merina ont acquis la langue des Proto-malgaches, ce qui était d'autant plus facile que les deux ensembles relevaient de l'Indonésien Commun (1), mais, bien entendu, il est impossible de supposer que les Merina parlaient la même langue que les Proto-malgaches venus plusieurs siècles auparavant.

Le second problème est plus délicat. Les Proto-malgaches installés le long de la côte est, selon le dispositif général que nous avons rappelé plus haut, ont vécu sinon dans un isolement complet, du moins sans contacts de grande ampleur : les groupes du Nord et ceux du Sud

(1) Ce que l'on sait du Merina ancien montre qu'il était plus proche des dialectes actuels qu'il ne l'est aujourd'hui.

n'avaient aucune espèce de relation entre eux. N'oublions pas deux faits essentiels de l'histoire culturelle malgache : d'abord, la formation des « tribus » est relativement récente ; les auteurs la situent vers le XVI<sup>e</sup> siècle ; la tribu est faite du regroupement d'un certain nombre de clans et lignages ; il convient donc de voir les premiers âges de l'île comme un temps où le peuplement était cristallisé en micro-groupes, clans et lignages, installés sur les collines fortifiées des reliefs de l'Est et du Sud-Est ; ces groupes se faisaient continuellement la guerre, au rythme des alliances et des rivalités, ce qui n'empêchait nullement les contacts et les mélanges ; mais ceux-ci ne se produisaient qu'à l'intérieur de périmètres géographiques très étroits ; autrement dit, les lignages de Vavatenina n'avaient aucun contact avec ceux de Vatoman-dry ; le rayon du « champ relationnel » était d'ailleurs vraisemblablement encore plus restreint ; selon les accidents géographiques ou historiques, entre 10 et 100 km. D'autre part, nous savons que l'endogamie de tribu était une constante de la société traditionnelle ; elle subsiste même, aujourd'hui, de façon sporadique. Donc il n'était pas question de mélanges inter-ethniques. Avant la cristallisation de cette société en tribus, la régulation matrimoniale, entre familles, devait être assurée par des cycles d'échanges, plus ou moins complexes, institués entre certains clans et certains lignages ; les clans et les lignages — qui étaient exogames — s'appariaient entre eux soit deux à deux, soit selon des formules différentes qui importent peu ici, pour échanger leurs femmes : de toute façon le résultat était le même ; les mélanges entre groupes étaient très limités.

Nous possédons maintenant les données du problème : s'il est vrai que les échanges à travers l'ancienne « île utile » — de Tintingue à l'aux Cap — aient été de très faible ampleur, s'il est vrai que les gens de Tintingue n'avaient aucune sorte de contact avec les gens de l'aux Cap (1) (à l'exception de l'arrivée de migrants arabes ou arabisés qui ont pu transiter par différentes parties du littoral et réaliser un contact indirect qui ne change rien à nos données) comment expliquer l'unité linguistique *actuelle* entre les Betsimisaraka du Nord et les Antandroy ?

En effet, les dialectes auraient dû, ainsi isolés, prendre des caractéristiques très différentes les unes des autres. Ici, une comparaison avec l'histoire d'autres langues nous fera mieux comprendre les processus d'évolution. Nous pouvons prendre comme exemples la philologie française, ou la philologie de n'importe quelle langue pour laquelle on dispose de documents anciens : entre l'ancien Français et le Français actuel, il y a solution de continuité puisque la compréhension de l'ancien Français est impossible, sans études préalables, aux lecteurs français contemporains. Il en est de même pour l'Anglais ou l'Allemand,

(1) On remarquera que l'attachement que les Malgaches portent à leur *fokontany*, attachement affectif pérennisé et multiplié encore par la présence des tombeaux — élément solide du paysage social, pratiquement immuable, très difficile à transporter, et qui par voie de conséquence fixe les descendants des ancêtres dans le terroir, -- contribue à raréfier encore les relations inter-groupes.

et pour les diverses autres langues européennes. En quelques siècles, l'évolution interne de la langue a donc abouti à des changements considérables ; simultanément, des spécialisations locales amenaient la création de parlers provinciaux, patois ou dialectes, également très différents les uns des autres, à l'intérieur d'une même langue. Ce double mouvement s'est effectué en dépit de deux importants éléments d'unification : la présence de l'écriture a été un puissant instrument de fixation de la langue ; de multiples migrations intérieures auraient dû contribuer à l'homogénéité linguistique ; les relations de tous ordres entre les diverses parties du territoire n'ont jamais cessé. Aucun de ces facteurs n'a joué à Madagascar où, en conséquence, on aurait dû trouver de nombreux dialectes distincts.

On est donc amené à supposer que l'unité de la langue n'a pu être préservée que parce que la date de séparation des groupes à partir du tronc commun est moins ancienne qu'on ne le supposait. Les méthodes, assez récentes, de la glotto-chronologie, permettront de préciser ces données aussitôt qu'on pourra disposer d'inventaires suffisants en malgache dialectal ; la glotto-chronologie appliquée au Polynésien a permis de confirmer les données de l'archéologie en montrant les étapes de la différenciation des différents dialectes à partir du tronc commun, proto-polynésien. Pour le Malgache, des recherches comme celles de Jacques DEZ, sociologue et linguiste (1), seront à la base de ces statistiques de dialectologie comparée ; la recherche ne fait que commencer à ce niveau ; lorsque la lexicographie dialectale sera plus avancée, on pourra réunir un début de données statistiques ; le laboratoire d'Ethnologie de la Faculté des Lettres rassemble les matériaux nécessaires à cette analyse comparée (2).

On notera que plusieurs autres facteurs contribuent à rendre plus significative encore l'unité linguistique malgache ; il s'agit d'abord des *fady* frappant dans plusieurs groupes, comme les Sakalava en particulier, les noms des chefs défunts (et même parfois les noms de tous les morts) ; ce ne sont pas seulement les noms propres qui sont ainsi interdits, mais aussi les noms communs qui les composent ; on sait que les noms malgaches sont formés à partir d'éléments qui ont toujours un sens actuel ; si bien que l'interdit frappant les noms immobilise les mots correspondants pour lesquels on est obligé de trouver des remplaçants (on emploie souvent des images ou des périphrases). Sans exagérer l'incidence de ce phénomène qui reste d'ampleur limitée,

(1) J. DEZ : *Aperçus pour une dialectologie de la langue malgache*. Bulletin de Madagascar : n° 204, Mai 1963, pp. 441-451 ; n° 205, Juin 1963, pp. 507-520 ; n° 206, Juillet 1963, pp. 581-607 ; n° 210, Novembre 1963, pp. 973-994.

(2) Les grandes familles distinguées aujourd'hui (Groupe des dialectes des Plateaux et de l'Est, Groupe du Sud et de l'Ouest) pourront être révisées ; certains dialectes participent des caractères des deux groupes : Betsileo, Antaisaka et Antaifasy, Sakalava du Sambirano, Antanosy, Antakarana (qui, paradoxe apparent, et sous réserve d'analyses complémentaires, semble plus proche du Tsimihety ou du Betsimisaraka du Nord que du Sakalava du Boina).

on constatera qu'il devrait contribuer, pour sa part, à accentuer les disparités dialectales.

L'anthroponymie et la toponymie malgaches — surtout celle-ci — posent divers problèmes. Contrairement à ce que l'on constate ailleurs — en Europe ou en Afrique — la quasi-totalité des anthroponymes et des toponymes ont une signification : ils sont formés de mots que l'on retrouve dans la langue contemporaine. En ce qui concerne les anthroponymes, on peut expliquer facilement le fait à partir de deux facteurs : il n'existe pas de patronyme héréditaire à Madagascar ; le fils a un nom personnel dont il change d'ailleurs pour divers motifs ; si bien qu'il y a, à chaque génération, actualisation des noms, lesquels suivent l'évolution de la langue, donc rien de comparable à la cristallisation européenne des patronymes ; d'autre part, l'interdit jeté sur le nom des morts a dû avoir aussi une influence en contrariant la réutilisation de noms anciens.

Pour la toponymie, au contraire, les choses sont plus compliquées. Il n'a pas été possible, à Madagascar, de trouver, sur le terrain, plusieurs strates de toponymes, analogues, par exemple, à la superposition de couches que l'on trouve en France (préceltique, celtique, gallo-romaine, nordique, etc...). Certes la recherche n'est pas terminée, mais l'étude actuellement en cours des nombreuses fiches recueillies par M. FLUTRE à la Faculté des Lettres, montre bien la profonde homogénéité des toponymes ; la proportion de ceux qui ne comportent pas de signification apparente et pour lesquels il n'est pas possible de reconstituer l'étymologie est très faible ; elle montre localement, par exemple, dans plusieurs régions de l'Ouest occupées par des populations qui se disent *Vazimba* ou *Beosy*, certains termes sans signification actuelle mais, même là, les mots peuvent être d'anciens vocables malgaches oubliés.

On ne peut pas expliquer cette « lisibilité » des toponymes, non plus que leur unité du Nord au Sud de l'île, par les arguments exposés précédemment à propos des anthroponymes. On entrevoit, certes, une explication analogue pour les noms de villages : car les villages malgaches semblent changer de site et de nom avec une déconcertante facilité ; on le constate sur le terrain à travers les traditions et en comparant des cartes à quelques décennies de décalage. Le fait est valable même sans tenir compte de la descente des villages en plaine et de leur relative fixation, faite en deux temps : au moment de la conquête merina pour une moitié de l'île, et au moment de la conquête française. On le constate par exemple dans l'Ouest de l'île où A. et G. GRANDIDIER ont fait part de l'étonnement qu'ils ont éprouvé devant l'ampleur de cette mobilité topographique (voir Grandidier-*Ethnographie*, p. 304 note a, et p. 305).

Cette mobilité de l'habitat s'explique par diverses causes : on quitte le village, en dehors des raisons de commodité ou de sécurité, à la suite d'une épidémie, d'une guerre malheureuse, d'une révélation envoyée par les ancêtres dans un rêve.

On remarquera que les oronymes, hydronymes, etc., qui apparaissent dans les mythes et les récits confirment la stabilité des dénominations. En dehors du cas des villages dont le nom est réactualisé par le changement, cette permanence des toponymes pose un problème qui reste ouvert.

★

Si nous faisons le point, nous constatons qu'un faisceau d'éléments concordants se trouve réuni, chacune des conclusions partielles témoignant dans le même sens ; chacun de ces éléments pourrait, à la rigueur, comporter une explication particulière, mais leur coïncidence paraît significative. On en vient donc à penser qu'il conviendrait de réduire très sensiblement la durée globale de présence des sociétés malgaches à Madagascar, c'est-à-dire de rajeunir la date de l'arrivée des premières migrations (1).

Cette date ne peut faire l'objet que de simples suppositions. On admettait volontiers jusqu'ici que les premières vagues de Proto-Malgaches étaient arrivées, à titre d'approximation, aux alentours du début de notre ère, à quelques siècles de décalage de part et d'autre (entre — 300 et + 300). Certains auteurs allaient même beaucoup plus loin et pensaient, comme JULIEN (qui concluait à l'antériorité des migrations africaines), à une mise en place commencée « depuis les temps les plus reculés » (2), ou même, comme GRANDIDIER pourtant si sûr à l'ordinaire, que l'origine du peuplement de l'île est à chercher à partir des migrations déclenchées dans l'Asie du Sud-Est par « les invasions touraniennes et aryennes qui ont eu lieu plus de 2.500 ans avant Jésus-Christ » (3). Le Dr. RAKOTO-RATSIMAMANGA croit aussi pouvoir assigner à l'arrivée des premiers Malgaches plusieurs millénaires (4). Il semble que ces vues doivent être radicalement modifiées en fonction des nouvelles données dégagées plus haut, fondées non plus sur les hypothèses mais sur l'interprétation des faits. Il est possible que les « anomalies » que nous avons relevées s'expliquent pour une cause qui, pour le moment, nous échappe ; mais il est plus raisonnable de s'en tenir à la solution qui, une fois admise, lève toutes les difficultés : le rajeunissement de la mise en place des Proto-malgaches.

Reste à savoir de quelle importance devrait être ce rajeunissement.

(1) Des faits d'ordre plus général pourraient également être invoqués ; nous avons tiré argument, plus haut, de l'unité linguistique, opposée à la pluralité des groupements demeurés isolés les uns des autres ; le même raisonnement pourrait être soutenu à propos de l'unité culturelle, si frappante à Madagascar — en dépit d'un polymorphisme superficiel : là encore, un très long isolement des groupes aurait abouti à des divergences plus considérables, comme on le constate sur de nombreux exemples africains ou océaniens.

(2) Cf. « Institutions politiques et sociales de Madagascar », chap. I, p. 12. Il est d'ailleurs très possible que des éléments d'origine africaine aient abordé la Grande Île bien avant les Proto-Malgaches indonésiens.

(3) Cf. *Ethnographie de Madagascar*, T. I 1ère partie, p. 10.

(4) Cf. *Tache pigmentaire héréditaire et origine des Malgaches*, Paris 1940. L'auteur admet trois grandes vagues en provenance de l'Océanie : vers 2500 avant notre ère, entre le X<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècles, puis vers le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. C'est donc un renversement radical des perspectives que nous croyons devoir proposer aujourd'hui.

Les recherches archéologiques permettront d'apporter une solution à ce problème. On pourrait anticiper sur leurs résultats par une étude approfondie de l'histoire ancienne des aires marginales de l'Océan Indien et particulièrement de Java et de Sumatra. Une meilleure fixation des dates — diverses avec les lieux — de l'indouisation et de l'islamisation de l'archipel serait précieuse ; il est certain que les Proto-malgaches n'ont pas apporté d'éléments culturels bouddhiques et que les Merina n'ont pas été touchés par l'Islam malais ; mais on ignore encore l'origine des nombreux éléments culturels arabes présents dans la Grande Ile (1). Si étrange que cela paraisse, il n'est nullement sûr qu'ils soient musulmans ; nous pensons personnellement que la plus grande partie de ces éléments provient de sources arabes pré-islamiques, sans pouvoir préciser le lieu et les circonstances du contact.

(1) On est frappé par le fait que les éléments arabes ou arabisés, anciennement présents à Madagascar (il ne s'agit pas des apports récents, swahili, comoriens ou autres), n'empruntent pratiquement rien à l'Islam : ils ne connaissent ni Allah ni la mosquée, ni le hadj, ni la prière, ni l'aumône, ni la *chahadah* — donc aucune des cinq *arkan ad din*, aucun des fondements de l'Islam, sauf le jeûne (localement) — qui est d'ailleurs pré-islamique ; ils citent le nom du Prophète (Mahmadou) sans lui attacher de particulière importance ; ils font état du Diable (*Biliche* des navigateurs, c'est-à-dire Iblis, l'ange déchu), mais l'essentiel restitue un grand nombre de pratiques arabes d'avant l'Islam : astrologie, divination, magie, comput, jeux.

C'est l'histoire des origines de l'Islam qui nous donnera vraisemblablement la clé du problème ; l'hagiographie officielle a voilé l'intensité des oppositions qu'a suscitées le Prophète, mais garde encore la trace de ces luttes ; de nombreux groupes vaincus ont quitté l'Arabie, (rappelons que Mahomet lui-même, incertain du sort des armes, a failli émigrer pour se fixer définitivement en Ethiopie). Il semble que l'origine des plus anciens éléments arabes à Madagascar soit double : il existe d'une part une couche « anti » islamique issue de clans opposés à l'Islam, lesquels, vaincus par lui, ont dû s'exiler probablement en Perse (les relations de la Grande Ile avec la Perse ont été très intenses à certaines époques) ou en Afrique orientale ; ces éléments ont apporté une part importante de la couche culturelle arabe. Mais le schéma est plus complexe : il faut faire intervenir d'autres éléments, que nous pouvons dire para-islamiques et qui proviennent de la scission qui s'est produite au moment où Mahomet, qui s'est d'abord voulu simple prophète, successeur de Jésus, devant l'échec de sa prédication en faveur du Dieu de la Bible — livre sacré pour l'Islam — a effectué une reconversion presque complète en proclamant la religion de son propre dieu, Allah ; nous ne pouvons insister ici sur cette nouvelle interprétation de l'histoire de l'Islam, très éclairante ; Mahomet repoussé comme successeur de Jésus, a dès lors fondé sa propre religion (la prière tournée d'abord vers Jérusalem a été dirigée vers La Mecque ; le nom d'Allah inconnu jusqu'alors paraît dans les sourates, etc.). Dans les troubles qui ont suivi la mort du Prophète, des groupes vaincus ont quitté l'Arabie, en emportant avec eux la vision de la première prédication qui, quoique faite par Mahomet, était, en termes propres, anti-islamique ; de là vient la couche arabe-malgache qui connaît Mahomet et ignore Allah, fait qui serait inexplicable autrement ; on cite Mamadou, reconnu comme prophète successeur de Jésus, mais moins grand que lui. (cf. Lettre du missionnaire Charles NACQUART à Saint-Vincent de Paul (février 1650) : « Le plus savant des ombiasa (ombiasa) de ce pays (*antanosy*), nous dit que Ramofamade (Ra, préfixe de révérence + Mofamade, déformation pour Mu'hammad, c'est-à-dire Mahomet), était leur prophète... que leurs livres faisaient mention d'un prophète nommé Raissa (Ra + Issa, c'est-à-dire la dénomination arabe de Jésus) qui était venu en terre immédiatement de dieu, sans être né parmi les hommes, et qu'il était plus grand que Mahomet... ». (On pourra consulter ces documents des Lazaristes, présentés par W. LAPIERRE avec notes de J. POIRIER, in *Civilisation Malgache* n° 2, à paraître en 1965).

Nous sommes donc en présence de deux couches arabes, l'une anti-islamique (d'où viennent probablement les éléments rappelés plus haut), l'autre, anti-islamique (caractérisée par la connaissance du Coran, de Mahomet, mais par l'ignorance d'Allah et la subordination de Mahomet à Jésus — deux faits très expressifs, et peut-être par des éléments comme le sacrifice rituel des animaux et le jeûne du Vendredi). Il nous apparaît que le problème des couches arabes à Madagascar est entièrement à reprendre à partir de cette double perspective.

Il nous semble d'ores et déjà que l'hypothèse de migrations proto-malgaches datant d'avant l'ère chrétienne ou même des premiers siècles de notre ère doive être exclue (réserve faite de la présence éventuelle d'autres éléments ethniques plus ou moins absorbés aujourd'hui) et que l'essentiel des migrations proto-malgaches se situe au cours de la seconde moitié du premier millénaire.

## R É S U M É

Andriamatoa Jean POIRIER dia manazava ny fielezan' ny foko eran' ny Nosy tamin' ny andro fahizay. Midinika ny isa ny olona (densité) taloha ny nahatongavan' ny Vazaha, ny fiovaovan' ny ala izay nokapaina ary ny maha-samihafa ny fomba fiteny sasantsasany eto Madagasikara. Araka ny heviny, tonga teto ny razan' ny Malagasy teo anelanelan' ny taona 500 sy 1000 taorian' ny nahaterahan' i Kristy.

\*  
\*\*

Jean POIRIER discusses ancient migrations within the island with the help of ecological and linguistic data. He stresses the importance of the conditions of early occupation in the eastern part of the island. He believes that the island was peopled as late as sometimes between the fifth and tenth century A.D.